

Débat entre Patrick Tort, directeur de l'Institut Charles Darwin International et la salle

Question 1: Anne Thomas, professeur de SVT.

Je me demandais si cette rupture qui n'en pas vraiment une, ce changement entre la sélection éliminatoire et une sélection « morale » fondée, comme vous l'expliquez, sur une compétition ayant pour enjeu l'augmentation de l'altruisme, peut être pensé(e) en termes de niveaux de sélection. Je m'explique. On peut parler de sélection à différents niveaux : au niveau de la cellule, au niveau de l'individu... On pourrait dire que toutes ces sélections coexistent toujours, mais que selon le cas, certaines vont prédominer plus ou moins. Et l'on pourrait penser que la sélection éliminatoire, c'est ce qui se passe lorsque l'échelle de sélection prédominante est l'individu. Quand on passe à la société, l'échelle de sélection qui prédomine devient la société, et non plus l'individu. Un peu comme lorsque l'on passe d'un monde unicellulaire à un monde d'organismes multicellulaires.

Réponse Patrick Tort

Je perçois bien la tonalité de votre question, et je vous renverrai de nouveau à Darwin. Cela risque d'être un peu compliqué, parce qu'il y a précisément des développements dans *La Filiation de l'Homme* qui concernent très exactement ce problème, mais qui imposent un recours minutieux à l'analyse des textes. Darwin explique que, selon qu'il s'agit de sélection de caractéristiques morpho-anatomiques par exemple, ou qu'il s'agit de sélection de facultés mentales, l'effet sélectif n'est pas sensible au même niveau. Pour faire court, il explique que la sélection des facultés mentales, en fait, rend service *directement* à la communauté. Cela se trouve dans *La Filiation de l'Homme*, vers la fin du chapitre 2, si vous souhaitez vous reporter aux textes. Il y a effectivement là des distinctions opérées par Darwin qui me paraissent absolument majeures. Il m'aurait fallu, pour vous répondre d'une façon détaillée, me retourner vers un texte que je viens d'écrire là-dessus, mais cela m'obligerait à des détours trop approfondis ; sachez en tout cas qu'effectivement il n'a pas échappé à Darwin que la sélection travaille à différents « niveaux », qu'elle a différentes *cibles* - ou des cibles appartenant à différents « niveaux » -, et que lorsqu'il s'agit d'une sélection « ciblant » les facultés mentales, c'est en règle générale la communauté qui en est *directement* bénéficiaire, et *secondairement* l'individu, qui n'en est bénéficiaire qu'*indirectement*, et pour ainsi dire par redistribution. Donc tout ce qui appartient au domaine de la sélection de comportements moraux, par exemple, bénéficie *directement* à la communauté et *indirectement* à l'individu. Sur quoi retombons-nous alors ? Sur ce qu'expliquaient les théories du contrat social, tout simplement, redécouvertes par Darwin par le biais de la zoologie, ce qui me paraît à certains égards extrêmement intéressant.

Question 2 : Yvon Quiniou, philosophe.

Merci pour ton exposé. J'ai trouvé par ailleurs ta définition de la « sympathie » tout à fait remarquable. Je la fais mienne totalement, et je sympathise tout à fait intellectuellement avec toi.

Deux anecdotes pour illustrer l'importance du « Darwinisme social », anecdotes très concrètes.

Quand j'enseignais au lycée, en conseil de classe, un parent d'élève me demande si sa fille peut accéder à la classe préparatoire où j'enseignais aussi. Je dis : « c'est difficile », et il me dit : « oui, oui, c'est la sélection naturelle, tout le monde ne peut pas faire ». À un niveau pédagogique, l'accès à un niveau supérieur de l'enseignement est-il limité à certains parce que la sélection naturelle va opérer à ce niveau-là ?

Deuxième exemple plus large : quand le mur de Berlin est tombé et que les pays de l'Est se sont écroulés pour donner lieu à une espèce de vague libérale étonnante, dans *Ouest-France*, le journal de ma région, interview d'un historien, ou, disons, d'un intellectuel russe : « On est passé du marxisme au darwinisme ». C'est-à-dire qu'il plaquait le modèle du darwinisme social pour penser triomphe du libéralisme dans les pays de l'Est.

Une question de fond, par rapport à ce que tu as dit sur l'*effet réversif de l'évolution* et sur l'idée qu'il y avait une continuité dans l'ensemble de ce processus. Effectivement, s'il n'y avait pas continuité, s'il y avait une rupture magique, on ne serait plus dans le matérialisme, il faudrait faire appel à une explication de type transcendant.

Je traduis ce que tu nous as dit et je suis entièrement d'accord avec toi ; je te rends hommage car tu es le premier à l'avoir dit en ces termes. Moi, je dirais que la nature produit la culture qui s'oppose partiellement à la nature, ou alors la nature produit la morale qui s'oppose à la nature. La nature produit une anti-nature, en quelque sorte.

Est-ce que cette culture « produit de la nature » - elle s'explique d'une manière parfaitement profane et matérialiste - n'obéit pas suffisamment à des mécanismes internes proprement culturels qui font appel à

l'histoire, aux conditionnements sociaux, au développement des forces productives, au rôle de la famille, etc., pour dire que quelque part « elle rompt avec la nature » ?

Je termine : dans un texte que tu as publié de moi sur la morale comme fait d'évolution, il y avait trois termes : continuité (la morale *via* la nature), émergence (quelque chose de neuf apparaît), et j'ajoutais : rupture.

N'y a-t-il pas une forme de rupture dans le fait qu'à un moment donné l'Homme va faire l'histoire, l'homme va faire la culture. Est-ce qu'il n'y a pas là une espèce de liberté qui émerge ? Mais est-ce que cette émergence n'est pas productrice d'une forme de rupture à condition de bien penser que cette liberté n'est pas une liberté métaphysique ou individuelle, mais une liberté collective soumise à elle-même à des tas de processus que l'homme peut lui-même connaître et maîtriser, ce qui fait qu'on pourrait ajouter à ton effet réversif de l'évolution, un effet réversif de l'histoire : l'Homme a été soumis à l'histoire pendant des siècles tant qu'il ne la connaissait pas, il en subissait les effets négatifs et là, aujourd'hui et aujourd'hui seulement, il est capable de comprendre et peut être de maîtriser cette histoire, et donc d'inverser le rôle de l'histoire sur lui comme il a inversé le rôle de la nature sur lui ?

Réponse de Patrick Tort

Voilà qui montre bien que la rupture est d'actualité. J'ai déjà répondu à ta question à la fin du livre dont je parlais tout à l'heure, et d'une certaine façon je serais obligé de reprendre tout cela d'une manière méthodique s'il me fallait aujourd'hui véritablement te répondre dans le détail.

Nous sommes fondamentalement d'accord sur le fait que quelque chose émerge qui est de l'ordre de l'*instauration* ; mais cela n'est pas plus étonnant que l'intelligence qui se dégage de l'instinct. Comprenons bien que chez Darwin, l'instinct et l'intelligence, c'est au départ une seule et même chose. Et que c'est par le mécanisme évolutif et le jeu de la sélection que nous allons distinguer, longtemps après, à l'intérieur de ce tronc unique, la divergence de deux rameaux qui vont finir par s'opposer l'un à l'autre parce qu'à mesure que l'intelligence croît, l'instinct individuel régresse.

Pourquoi ? Parce que l'instinct comprenait en lui ce qu'on a distingué ensuite sous le terme d'instinct social, lequel, lui, composait avec la rationalité d'une manière infiniment plus complexe et plus intéressante.

Il n'y a pas de rupture ; mais en revanche, comme nous sommes insensiblement passés « de l'autre côté », ainsi que le suggère ma chère métaphore du ruban de Möbius : nous pouvons donc légitimement défendre l'idée d'une autonomie des sciences humaines, et Darwin nous le permet sans le moindre artifice magique ou théologique. L'enjeu, dans mon rejet du terme de « rupture », c'est tout simplement de pouvoir retracer des *genèses réalistes*, alors que l'irruption du terme et de la notion de rupture me paraît strictement *philosophique*, et par là même inféodée à une certaine métaphysique résiduelle au sein de la philosophie - celle, précisément, des ruptures et des commencements absolus. Ce que je dis également à propos de l'emploi du terme « absolu », ou du terme « universel », ou du terme de « transcendance », termes qui reviennent toujours, comme malgré eux, sous la plume des philosophes matérialistes, dont tu es certainement une figure importante aujourd'hui.¹

Ce que j'essaie d'expliquer, c'est que la philosophie prend encore la croyance *au pied de la lettre*, et se sert de son vocabulaire pour penser - et que ce n'est pas *juste*. Ce que j'explique à propos de Darwin nous permet de sortir de cette impasse.

Je n'ai pas l'intention d'en dire plus pour l'instant, mais on peut reprendre cela dans le cadre d'une autre discussion. C'est un débat fondamental aujourd'hui, et nous ne sommes apparemment, hélas, que deux à le faire vivre.

Question 3 : Gildas Labbé, professeur de philosophie.

¹ « Dans cet impitoyable, nécessaire et lucide *retour à l'immanence*, il y a quelque chose que la philosophie persiste à *ne pas faire*. La philosophie a pu décrire et commenter le « sublime ». Mais ce n'est pas elle qui a analysé le processus de la *sublimation*. La philosophie a pu indéfiniment décrire et commenter la « liberté ». Mais ce n'est pas elle qui sera apte à décrire le moindre processus réel d'*autonomisation*. La philosophie peut juger les discours, les actions et les comportements suivant une échelle de « valeurs » - et tenir en même temps des milliers de discours sur « la » valeur -, mais elle ne saura rien dire par elle-même du processus psychique et du phénomène social de la *valorisation*. Au cœur de toutes ces impuissances règne un reliquat de métaphysique essentialiste et fixiste susceptible de faire retour à chaque instant sous les termes figés de « transcendance », d'« universel » et d'« absolu ». La philosophie *prend au mot* le vocabulaire de la croyance. Elle hypostasie les corrélats imaginaires des états de la conscience abusée. D'où l'obligation de *sortir de la philosophie* pour dire la vérité des *processus*, y compris celle des processus de fétichisation du vocabulaire. » (P. Tort, *L'Effet Darwin*, Paris, Seuil, 2008).

Je reviens sur un point. 1859 : *L'origine des espèces*, livre qui a été reçu par les religieux avec les cris d'indignation que l'on connaît. Donc, ensuite, publication de *La Filiation de l'Homme* où par ailleurs, comme vous le rappeliez, contre toute attente, Darwin s'oppose au darwinisme social et à l'eugénisme.

Ce livre a-t-il été lu par ces mêmes religieux ? Est-ce qu'ils ont lu qu'effectivement ce que Darwin au fond non seulement préconisait, mais observait dans la nature humaine, si je puis ainsi m'exprimer, c'est le développement de l'instinct de sympathie ? Vous avez ré-entrepris la traduction de Darwin pour laisser dire aux textes ce qu'ils disaient : il s'agit en l'occurrence de la « reconnaissance de l'autre comme semblable ». On pense aussi à Rousseau et à sa définition de la piété naturelle, mais au fond il me semble que les religieux devraient rendre hommage à leur créateur en disant : quelle sagesse chez ce créateur qui a créé une nature telle que l'homme au fond peut évoluer vers cette « reconnaissance de l'autre comme semblable » qui n'est pas si éloignée de ce que l'on appelle la charité.

Réponse de Patrick Tort

À propos de la religion, que dit véritablement Darwin contre les arguments providentialistes appliqués à la nature, c'est-à-dire, d'une manière très générale, contre tout ce que l'on a nommé la *théologie naturelle* ?

L'un de ses arguments - non original, de son propre aveu, mais fort - est l'extraordinaire *cruauté* qui règle les rapports des vivants à tous les niveaux de la nature.

On peut bien sûr objecter en termes providentialistes que le malheur et la souffrance répandus à la surface de la Terre, lorsqu'ils concernent l'Homme, lui permettent de se rendre moralement meilleur. En revanche, étant donné que les mêmes théologiens qui argumentent ainsi refusent la conscience aux animaux inférieurs, il va de soi qu'il n'est d'aucun bénéfice pour ces derniers, ni d'aucune utilité du point de vue de l'apprentissage moral, de ressentir la souffrance.

Autrement dit, c'était là pour Darwin une merveilleuse contradiction à l'intérieur des prétentions de la théologie naturelle et du sophisme providentialiste en général.

Il ne faut pas prendre à la légère les arguments anti-théologiques apparemment simples de Darwin, tels qu'ils sont développés par exemple dans son *Autobiographie* de 1876. Il y a une assez belle réflexion de Darwin sur la (et les) religion(s), réflexion au sein de laquelle il apparaît qu'il se définit véritablement comme un *relativiste*, au sens où il va établir, à la fois sur le plan des croyances religieuses et sur celui des règles, convictions et sentiments moraux (du juste et de l'injuste, du bien et du mal, etc.), que si l'on change de cadre culturel, si l'on se déplace à la surface de la Terre, si l'on se rend dans d'autres nations, on constatera inévitablement que ces croyances et ces règles qui prétendent toutes à l'universalité, n'ont en réalité comme seule universalité que le fait d'y prétendre toutes.

Elles sont *en réalité* absolument différentes les unes des autres, voire absolument opposées, et de ce fait tendent à nous rendre au moins sceptiques sur la question d'une origine transcendante et unique du sentiment moral.

Le relativisme de Darwin en matière religieuse et morale est l'une des composantes majeures de son matérialisme, de son anti-théologisme et de son ouverture à l'étude scientifique des variations culturelles.

Cela est très important, car sur ce point Darwin est anthropologue et ses sources sont anthropologiques. Il renvoie par exemple à un certain Landor, qui raconte une histoire absolument terrifiante qui vous trouverez d'ailleurs dans cet *Effet Darwin* que publiera le Seuil dans le courant de l'année 2008. Il en ressort qu'un homme qui appartenait à un groupe culturel de l'Ouest australien considérait comme son devoir, sa femme étant morte, d'aller tuer une autre femme à l'intérieur d'un autre groupe afin d'apaiser l'âme de son épouse défunte qui exigeait que l'on prît, suivant la tradition, une vie pour la sienne. Autrement dit, ce que nous regardons comme une monstruosité était dans sa culture un devoir moral qui, tant qu'il ne l'eut pas accompli, rendit cet homme malade du tourment de ne pas l'accomplir. Cet exemple est magnifique pour Darwin car il lui permet de théoriser simultanément, sur le plan psychologique, le mécanisme valorisé du *remords*. Notons que malgré toutes les interdictions que son maître, au nom de sa morale, lui avait faites, le domestique en question est allé tuer cette femme, et est revenu en pleine santé et de fort bonne humeur parce qu'il avait, enfin, accompli son « devoir ».

Donc le *relativisme* de Darwin est bien loin d'être une banalité : c'est au contraire une conséquence de l'observation anthropologique, qui lui permet à la fois de relever l'universalité du fait religieux et du fait du moral en les considérant comme des faits de l'évolution, mais en les soustrayant toutefois à l'universalité de leurs contenus prescriptifs, ainsi qu'à leur interprétation en termes d'origine transcendante.

Question 4 : Arnaud Bouffier, professeur de SVT

Je me pose des questions sur la « réversibilité » de l'effet réversif de l'évolution. À partir du moment où la sélection naturelle a sélectionné le sentiment de sympathie, le sentiment de sympathie prend la main progressivement dans l'évolution de l'homme, et l'on peut donc estimer que l'évolution doit forcément

aller vers quelque chose de bénéfique, vers toujours plus de sympathie, vers une société toujours plus organisée autour de ce sentiment de sympathie.

Or, on peut mettre en doute, dans la période historique actuelle, ou dans d'autres, cette orientation vers quelque chose de bénéfique.

Réponse de Patrick Tort

C'est une objection spontanée que l'on fait très souvent à Darwin lorsque j'expose l'axe de son anthropologie évolutive, qui est symptomatiquement jugé par nos contemporains comme étant trop optimiste. Darwin savait très bien qu'une tendance évolutive, même aussi positive que celle qui se pense à travers la figure de l'effet réversif, n'est ni constante, ni rectilinéaire, ni homogène dans son développement, et il y a chez lui un concept qui rend compte de ce que vous dites, et qui n'est pas une objection interne mais une partie constituante de sa théorie : c'est le concept de "*reversion*". Il n'a rien à voir, je le précise d'emblée, avec mon « effet réversif » ; il signifie simplement « retour atavique ».

La théorie du retour atavique joue chez Darwin un rôle très important. Elle permet d'abord de valider le fait de l'évolution. Si l'on voit ressurgir à l'intérieur d'un organisme un trait qui caractérise non pas ses parents immédiats, mais des ascendants très éloignés, et même des espèces proches, c'est bien que la continuité généalogique existe et que ces caractères ont appartenu à un ancêtre commun.

Ce que dit Darwin, c'est qu'il existe effectivement un phénomène que l'on nomme « reversion » en anglais, « Rückschlag » en allemand, « coup en arrière », « pas en arrière » en français. Il sera traduit sur le plan philosophique dans un concept que j'utilise parfois, et qui est propre au philosophe français André Lalande, l'auteur du célèbre *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, qui a pris part aux débats philosophiques de l'évolutionnisme, et en particulier à la critique de Spencer : c'est le concept de « rebroussement ».

Il y a périodiquement des « rebroussements » évolutifs, et si l'on veut absolument trouver un analogue dans notre histoire à ce qui peut apparaître comme un retour atavique à l'intérieur de l'histoire des organismes, nous avons effectivement les États-Unis pour nous montrer ce qu'est un formidable rebroussement culturel. Sans oublier ici les actes de barbarie que cette nation commet et commande régulièrement dans le monde, on est malgré tout étonné qu'elle revienne périodiquement à une condition intellectuelle aussi misérable que celle qui met en équivalence la théorie de la création du monde en six jours et la théorie de l'évolution. En effet, j'en suis d'accord, la question du rebroussement civilisationnel est constamment à l'ordre du jour.

De même, on peut déchiffrer comme un formidable rebroussement tout ce que les États-Unis et quelques autres nations développées opposent aujourd'hui à ce que des solutions planétaires soient trouvées au réchauffement climatique. Cela ne va pas, je vous l'accorde, dans le sens de l'extension de la sympathie et de la civilisation. On pourrait donner bien d'autres exemples encore qui s'opposent conjonctuellement à la tendance éthico-rationnelle que Darwin désignait sous le concept de « civilisation ». Cela toutefois ne saurait être en mesure de la remettre en cause.

Question 5 : Flore Boudé, professeur de philosophie

Je voudrais revenir sur la sympathie. J'ai une question concernant l'antispécisme. Qu'en aurait pensé Darwin et qu'en pensez-vous par rapport à cette idée de sympathie ?

[Patrick Tort prend la parole : « L'antispécisme, c'est l'équivalent de l'antiracisme par rapport aux animaux ».]

Quand on préfère des membres de notre propre espèce à d'autres animaux, on fait preuve de spécisme. Le mot est construit comme celui de racisme. Il y a donc une analogie, à mon sens induite, entre le racisme et le spécisme entendu en ce sens (l'idée d'une priorité de l'Homme, etc.).

Donc il y aurait l'idée (darwinienne) d'une sympathie universelle avec tous les animaux et les êtres souffrants : tout être animal est souffrant et donc on doit respecter son droit à ne pas souffrir, qu'il s'agisse de l'homme ou du coléoptère, du chien ou du singe. Donc l'idée de sympathie avec tout être animal souffrant comporte à mon sens une dissolution de ce que j'appellerais le lien d'espèce avec les autres humains, puisque finalement il n'y a pas de raison théorique ou anthropologique de préférer un membre de notre espèce à tout autre animal, de quelque espèce qu'il soit.

Donc dissolution du lien d'espèce humaine au nom du lien avec tous les animaux, tous les vivants susceptibles de souffrance.

Qu'en penserait Darwin ?

Réponse de Patrick Tort

Je peux vous répondre très précisément sur ce point.

Vous faites partie du courant antispéciste ? Non.

Je sais que je suis cité par ces gens sensibles, mais je ne puis évidemment m'engager à leurs côtés parce

que je ne suis pas prêt à revendiquer une égalité entre l'homme et quelque animal que ce soit. Je ne vais pas vous raconter toute la fameuse querelle sur la vivisection qui a eu lieu dans la dernière partie de la vie de Darwin. En revanche je citerai simplement une phrase de Darwin dans *La Filiation de l'Homme* : « À mesure que l'homme avance en civilisation, et que les petites tribus se réunissent en communautés plus larges, la plus simple raison devrait aviser chaque individu qu'il doit étendre ses instincts sociaux et ses sympathies à tous les membres d'une même nation, même s'ils lui soient personnellement inconnus. Une fois ce point atteint, il n'y a plus qu'une barrière artificielle pour empêcher ses sympathies de s'étendre aux hommes de toutes les nations et de toutes les races. Il est vrai que si ces hommes sont séparés de lui par de grandes différences d'apparence extérieure ou d'habitudes, l'expérience malheureusement nous montre combien le temps est long avant que nous les regardions comme nos semblables. La sympathie portée au-delà de la sphère de l'homme, c'est-à-dire le sentiment d'humanité envers les animaux inférieurs, semble être l'une des acquisitions morales les plus récentes. Les sauvages apparemment ne la ressentent pas, sauf à l'égard de leurs animaux familiers. Les détestables spectacles de gladiateurs chez les anciens Romains montrent combien peu ces derniers en avaient la notion. L'idée même d'humanité, pour autant que j'aie pu l'observer, était nouvelle pour la plupart des Gauchos des Pampas. Cette vertu, l'une des plus nobles dont l'homme soit doué, semble provenir incidemment de ce que nos sympathies deviennent plus délicates et se diffusent plus largement, jusqu'à ce qu'elles soient étendues à tous les êtres sensibles. Sitôt que cette vertu est honorée et pratiquée par un petit nombre d'hommes, elle se répand à travers l'instruction et l'exemple donnés aux jeunes, et finit par être incorporée à l'opinion publique. »
Voilà la réponse expresse de Darwin à votre question.

Question 6 : Nicole Grataloup, professeur de philosophie.

Il y a quelque chose qui me paraît curieux dans la façon où vous avez répondu à la question précédente à propos des retours en arrière, de la régression. C'est un problème d'échelle temporelle ou de temporalité : comment peut-on commenter des événements ou des faits qui sont à l'échelle de l'histoire humaine ou même de choses très récentes (cinquante ans, cent ans), comme ce que vous avez dit sur le retour des théories créationnistes aux États-Unis, comment peut-on commenter ce genre de faits en termes d'évolution darwinienne ? Il me semble qu'il y a une échelle temporelle différente.

Réponse de Patrick Tort

C'était un petit peu un jeu de ma part. Je parlais de « rebroussement ». Le concept de « rebroussement » chez Lalande est quelque chose qui fonctionne à l'intérieur de l'histoire, mais qui prend appui sur le modèle du retour atavique chez Darwin. Ce qui n'est absolument pas illégitime si l'on garde à l'esprit que l'histoire fait partie de l'évolution, même si elle en inverse les « lois » en les plaçant sous la juridiction croissante de l'instauration rationnelle.

Rebroussement, donc, de la civilisation : ce rebroussement-là peut être pensé sur le modèle darwinien du retour, même si les échelles temporelles ne sont pas les mêmes. Il s'agit d'une analogie. Cela n'est pas bien important, me semble-t-il.

Vous n'êtes pas d'accord ?

Nicole Grataloup:

Je ne suis pas d'accord parce qu'il me semble qu'une explication en termes historiques, politiques, sociologiques, serait plus pertinente qu'une explication en termes de retour atavique.

Patrick Tort

Je vais être plus précis. Ce concept apparaît également chez Darwin lorsqu'il s'agit de penser le retour du stade barbare à l'intérieur du stade civilisé. Vous savez que Darwin entretient un lien étroit avec l'anthropologie qu'il a lui-même inspirée. Il a en effet inspiré des anthropologues que l'on dit « évolutionnistes », chez lesquels il y a beaucoup à prendre et aussi beaucoup à laisser parfois. Mais beaucoup à prendre tout de même. Des gens comme Lubbock, McLennan, Morgan, Tylor ou Frazer ont structuré la pensée anthropologique moderne, même s'il y a lieu de questionner chez eux quelques représentations qui dérivent de leur sentiment intime de la supériorité de la culture à partir de laquelle ils analysent les civilisations « archaïques ». Vous trouverez chez la plupart de ces théoriciens, expresse ou tacitement acceptée, la fameuse tripartition de l'histoire de l'humanité en sauvagerie, barbarie, civilisation.

Eh bien tous, comme Darwin, pensent en termes de « retour » lorsqu'il s'agit, à l'intérieur du stade de civilisation, de caractériser un acte qui paraît provenir d'un stade *antérieur* à la civilisation : autrement dit, il ne s'agit pas, absolument parlant, de convoquer l'échelle évolutive dans son ensemble pour dire la vérité de l'histoire, mais tout simplement d'inscrire la période d'existence de l'humanité - et une périodisation interne à l'histoire de l'humanité - au sein d'une perspective d'évolution globale qui inclut les mutations rationnelles, juridiques, organisationnelles et éthiques de la « civilisation », lesquelles

introduisent des différences significatives par rapport à des *primordia anté-civilisationnels* et même *anté-humains* dont la préexistence ne peut ni ne doit en aucun cas être niée. D'où le concept d'*effet réversif de l'évolution*. Vous avez là un exemple majeur d'articulation entre « évolution » et « histoire » qui invite à les différencier *évolutivement* sans installer entre elles une rupture métaphysique qui justifierait un traitement dualiste de ces réalités nécessairement *homogènes*, mais non identiques.

Question 7 : Gilles Labbé.

Comment se détermine chez Darwin le concept d'instinct ?

Réponse de Patrick Tort

Vous posez là une question délicate et je pense que si vous la posiez à qui que soit, vous obtiendriez la même réponse. Darwin ne donne aucune définition théorique de l'instinct. Il va donner en revanche des milliers d'illustrations de l'instinct, parce que c'est très exactement tout ce que l'on peut honnêtement faire. Je ne connais pas à l'heure actuelle d'éthologiste qui ne soit très mal à l'aise lorsqu'il vous lui demandez, en une formule courte et précise, de définir l'instinct. Nous le définissons aujourd'hui en termes de « coordinations innées », ce qui est une autre façon de dire qu'on ne sait pas trop le définir.

On considère que l'instinct est une donnée du vivant ; que c'est un élément de la spontanéité du vivant ; que c'est un élément généralement non appris ; et s'il s'agit d'en tenter la définition, on pourra peut-être formellement le faire, mais cette définition n'ira pas au-delà d'une description externe de certains fonctionnements réguliers d'organismes en situation. Si l'on parle de « coordination innée », on va donner l'exemple du réflexe de succion du nouveau-né par rapport au sein maternel. « Instinct » et « réflexe » alors se confondent, ce qui correspond d'ailleurs à l'intuition d'origine commune que développeront à leur propos les premiers évolutionnistes. Je n'ai jamais reculé devant une définition, estimant au contraire que l'exercice définitionnel est majeur, contrairement à ce que prétend Monsieur Karl Popper. L'acte de définition est de même nature que l'acte d'explication. Donc nous sommes, par rapport à la question de l'instinct, en manque de définition, et par conséquent en manque de connaissance.

Question 8 : Yvon Quiniou

Je reviens rapidement au débat antérieur sur l'effet réversif de l'évolution. J'admets la validité de ton concept, sans problème.

Simplement je ferais un peu le même constat en prolongeant le tien. J'ai plus le sentiment qu'en la période historique où nous sommes, pour aller vite depuis la chute des pays de l'Est, il me semble qu'on est en présence non pas d'un effet « réversif » de l'évolution comme tu le penses, mais d'un effet « inversif » ou « régressif » et que cet effet inversif ou régressif est lié à la domination actuelle du libéralisme. Il y a partout une poussée du libéralisme hallucinante, qui paraîtrait en quelque sorte donner raison au Darwinisme social contre l'effet réversif de l'évolution tel que tu le penses.

La question qui se pose par rapport à ce que tu as dit tout à l'heure, par rapport à ma collègue qui était sceptique sur la portée explicative de ce concept par rapport à aujourd'hui, c'est de se dire que l'effet réversif de l'évolution, ce n'est pas un effet fatal, nécessaire, inévitable, c'est un effet tendanciel, et que par définition un effet à processus tendanciel produit ses effets sur le long terme, mais il n'est pas prédéterminé par une espèce de nouvelle magie à réussir.

Patrick Tort n'est pas en train de vous défendre une espèce de providence laïque. Il y aurait un providentialisme religieux et un providentialisme laïc. Ce n'est pas cela.

Sur le fond, une fois qu'on a admis que c'est un processus qui n'est pas nécessaire, inévitable, de la même manière d'après Marx que le processus historique n'est pas non plus nécessaire, inévitable - même s'il lui est arrivé de le penser -, on ne peut pas tout à fait faire une biologie de la régression d'aujourd'hui. Ce n'est pas une biologie parce que cette régression obéit à des mécanismes effectivement historiques, socio-historiques, qui renvoient pour aller vite, aux rapports de classes à l'échelle internationale et à la domination du capitalisme. Mais ce que je voudrais dire, c'est que la possibilité d'une régression historique est ouverte par le fait même qu'on n'est plus dans la nature, mais dans la culture.

Réponse de Patrick Tort

On ouvre ici un débat énorme que j'aurais tendance pour ma part à reprendre et à modifier.

Une tendance évolutive suppose un milieu stable. Or, qu'est ce qui nous permet de dire qu'un milieu est stable dans l'humanité parvenue au stade de la « civilisation » ? C'est assurément que les hommes possèdent de plus en plus la gouvernance de ce milieu. Par conséquent, ils sont en mesure, étant donné les choix qu'ils ont faits, de les confirmer de plus en plus s'ils s'aperçoivent que ces choix sont bons. Il y a certes à s'interroger sur l'opportunité de certains de ces choix, tels qu'ils nous apparaissent aujourd'hui, environnés de leurs plus sombres conséquences. Mais, en tout cas, on peut considérer globalement qu'une tendance évolutive a un avenir proportionné à la capacité durable qu'a l'homme de transformer son

milieu et de continuer à le transformer dans un certain sens qu'il estime optimal.

Or, s'il continue à le transformer dans le sens du capitalisme moderne, il n'y aura bientôt plus de milieu. Cela constitue une donnée relativement nouvelle.

Par ailleurs, le modèle libéral, s'il s'agit de régler des problèmes planétaires, ne peut pas être ajusté, dans la mesure où nous savons tous que c'est une planification mondiale qu'il faudrait pour y parvenir, et que le libéralisme a horreur de la planification. Donc il y a une contradiction entre l'impératif de survie au niveau planétaire et la logique même du capitalisme libéral.

Je formule ces positions d'une manière très schématique, mais en même temps très nécessaire pour comprendre la véritable problématique contemporaine. Un système qui fait l'éloge de l'individualisme dans tous les domaines ne peut pas gérer une survie *planétaire* qui nécessitera une *planification planétaire* et la consultation équitable de toutes les populations concernées.

On ne peut pas s'abstraire ou se mettre en retrait de cela. Et donc il va falloir créer une instance qui pense cette mondialité en péril.

Autrement dit, ce que l'homme fait dans le milieu qu'il a lui-même transformé, c'est de se mettre constamment en danger d'assister à sa rupture, et de devoir ne compter ensuite que sur sa propre rationalité pour pallier les inconvénients liés à l'usage antérieur de cette rationalité. Or la rationalité ne trouvera pas d'autres réponses à ses questions que des réponses rationnelles. Dans un processus erroné ou dangereux engagé par la rationalité (car c'est, comme le savait Darwin, la capacité d'erreur qui différencie une conduite rationnelle d'un mécanisme réflexe), il ne faut pas, pour en sortir, *moins* de rationalité mais *plus* de rationalité - notamment dans la mise en œuvre globale des décisions de survie.

Nous sommes exactement à ce moment là.